



HAL
open science

Compte-rendu de lecture de "Marc Lorient (dir.), "Écrire à propos du travail", Les mondes du travail, n° 22, janvier 2019"

Clémence Piedagnel

► To cite this version:

Clémence Piedagnel. Compte-rendu de lecture de "Marc Lorient (dir.), "Écrire à propos du travail", Les mondes du travail, n° 22, janvier 2019". Lectures, 2019. hal-02140675

HAL Id: hal-02140675

<https://hal.science/hal-02140675>

Submitted on 27 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Lectures
Les comptes rendus

Marc Lorient (dir.), « Écrire à propos du travail »,
Les mondes du travail, n° 22, 2019

Clémence Piedagnel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/34588>

ISSN : 2116-5289

Éditeur

Centre Max Weber

Ce document vous est offert par Université de Rouen – Bibliothèque Universitaire



Référence électronique

Clémence Piedagnel, « Marc Lorient (dir.), « Écrire à propos du travail », *Les mondes du travail*, n° 22, 2019 », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2019, mis en ligne le 21 mai 2019, consulté le 27 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/34588>

Ce document a été généré automatiquement le 27 mai 2019.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

Marc Loriol (dir.), « Écrire à propos du travail », *Les mondes du travail*, n° 22, 2019

Clémence Piedagnel

- 1 Trois mois après le début de la mobilisation des Gilets jaunes, en janvier 2019, différents chercheurs en sciences humaines coordonnés par le sociologue Marc Loriol publient ce dossier thématique qui s'applique à déconstruire les représentations des classes populaires relayées par les médias et les responsables politiques. Avant tout, nous découvrons un entretien semi-directif mené par Marc Loriol avec Gérard Mordillat, ouvrier imprimeur et auteur de nombreux romans, films et documentaires. Celui-ci rappelle que si l'on se fie aux courants médiatiques et politiques majoritaires, « les salariés, les classes populaires, les grévistes, sont incultes, illettrés, juste bons à somnoler devant les matchs de foot de TF1 et à faire des mots fléchés sur les journaux gratuits pour les plus intellectuels... C'est une extraordinaire propagande » (p. 4) Et en effet, à travers cet ouvrage collectif constitué de différents extraits de romans, nouvelles, journaux ou articles universitaires articulés – à la manière du livre de Thierry Pillon¹ –, nous accédons à des textes illustrant la dignité et la volonté de salariés issus du monde populaire de s'investir dans la co-construction de leur identité et l'écriture de leur histoire. Le choix porte ici sur ces salariés ou ces romanciers qui écrivent « à propos du travail » et qui témoignent, révèlent, dénoncent leurs expériences de travail grâce à la littérature. Le corpus qui illustre ce sujet original souligne également la diversité des manières d'écrire sur le travail.
- 2 Dans son introduction, Marc Loriol précise les différentes fonctions de la littérature : miroir social, interprétation du réel avec déconstruction de certaines pratiques sociales, transmission d'expériences, stimulation d'une pensée sociologique pour révéler la connaissance de nombreuses situations sociales. Les personnes qui écrivent sur le monde du travail, disposent donc des ressources qu'offre la littérature pour le décrire fidèlement des situations, donner leur ressenti, dénoncer certaines pratiques ou usages, etc. Les auteurs des quatre articles universitaires de ce dossier, venant d'horizons disciplinaires

variés, réfléchissent plus spécifiquement aux moyens d'inverser les clichés sur le monde ouvrier.

- 3 Le premier article montre que, dès les années 1950, des ouvriers d'usines, de mines ou du bâtiment ont voulu se libérer de leur expérience de travail grâce à l'écrit. L'historienne Eliane Le Port s'intéresse ainsi à douze journaux ouvriers, composés par sept hommes, quatre femmes et un collectif. Pour ces salariés qui s'expriment, les événements professionnels deviennent source d'observation et, une fois rentrés du travail, matière à écrire. Ils mettent à distance leur travail de cette manière. Le plus souvent, la publication n'est pas une fin en soi. Ils sont plutôt animés par la volonté de garder une trace écrite d'un harcèlement moral, d'une lutte contre la fermeture d'une usine, ou plus simplement d'un quotidien répétitif. Eliane Le Port remarque notamment que le fait d'écrire développe chez ces salariés de nouveaux « traits identitaires ». Ils ne sont plus de simples exécutants ou « une chose livrée à la volonté d'autrui » (p. 96) comme le souligne Simone Weil dans son journal d'usine – *La vie et la grève des ouvrières métallo*², dont un extrait figure en annexe –, mais deviennent le poète ou l'écrivain du groupe auxquels ils appartiennent.
- 4 Le sociologue Stephen Bouquin choisit de révéler « la décence ordinaire » (Bégout, 2008³) des personnes issues du monde populaire. Pour cela, il analyse à la fois le roman fortement médiatisé de Florence Aubenas, *Le Quai de Ouistreham*⁴, et le roman qui a inspiré la journaliste, *Le Quai de Wigan* de Georges Orwell⁵, composé soixante-dix ans plus tôt. Stephen Bouquin remarque notamment que les méthodes des deux journalistes sont quasiment opposées. Georges Orwell élabore son roman suite à une enquête menée auprès d'ouvriers du nord de l'Angleterre en 1935, tandis que Florence Aubenas dépeint six mois en immersion qu'elle a choisi de passer *incognito* dans la peau d'une femme non qualifiée à la recherche d'un emploi. Si Georges Orwell assume son statut social d'origine et construit son roman à partir de ses recherches en adoptant une démarche critique et partisane, Florence Aubenas décide, à l'inverse, de cacher son passé et de rapporter, jour après jour, le récit de sa vie professionnelle, qui permet au lecteur non initié de prendre conscience des épreuves et des vexations qu'une femme sans diplôme peut endurer. Chacun à leur manière, Georges Orwell et Florence Aubenas laissent entrevoir la détermination des personnes issues des classes populaires à faire face aux humiliations, et à rester dignes malgré tout.
- 5 Corinne Grenouiller, spécialiste en littérature française encourage quant à elle les écrivains contemporains à se saisir des enjeux du monde professionnel et à prendre position face aux discours politiques et médiatiques actuels, en donnant leur version des faits. Elle remarque déjà une forte évolution de cette tendance puisque depuis les années 1990, le thème du travail s'ouvre comme un nouveau champ littéraire et que des romans comme *Daewoo* de François Bon⁶, sont extrêmement bien reçus dans les cercles littéraires et par le lectorat de gauche. Dans son ouvrage, François Bon dépeint en effet le paysage social de la Lorraine bien après la fermeture de trois usines de fours à micro-ondes et téléviseurs du groupe coréen Daewoo. Pour écrire ce roman, il a réalisé de multiples entretiens avec les ouvrières, licenciées, de cette entreprise. Pour Corinne Grenouiller, l'enthousiasme face à ce type de roman est révélateur d'une envie du lectorat actuel de « repolitiser » la littérature.
- 6 Enfin, Marc Loriol dénonce les contraintes que les ouvriers des abattoirs doivent surmonter : d'une part les obligations managériales de performance économique qui les conduisent à être toujours plus méthodiques pour donner la mort et d'autre part leur

difficulté à affronter collectivement la stigmatisation, ce qu'il nomme la « honte sociale ». Marc Loriol analyse deux romans dont les actions se déroulent dans ce contexte. Dans *Jusqu'à la bête*⁷, Timothée Demeillers décrit le quotidien d'une famille paysanne qui travaille dans un abattoir et qui perd toute son humanité au contact de ce travail. Arno Bertina dépeint quant à lui dans *Des châteaux qui brûlent*⁸ la lutte des ouvriers face à la fermeture annoncée de leur abattoir, qui va jusqu'à la séquestration d'un secrétaire d'État, et dévoile toute leur difficulté à faire valoir leur travail à l'extérieur de l'usine, sans être associés aux choix du comité de direction. Pendant ses études, Timothée Demeillers a lui-même travaillé dans les abattoirs, alors qu'Arno Bertina s'est inspiré de plusieurs faits divers dont il a eu connaissance. En décrivant la précarité et la culpabilité par lesquelles passent les acteurs de ce secteur particulièrement décrié, les auteurs démontrent tout d'abord aux protecteurs des animaux que les premières victimes de cette optimisation des conditions de production sont les ouvriers eux-mêmes. Ils s'appliquent également à réconcilier les travailleurs avec leur propre honte. Timothée Demeillers montre que la honte fatigue, creuse, empêche de faire groupe (même dans l'humour) et de s'organiser tandis qu'Arno Bertina met en évidence la honte d'être assimilé à une direction que l'on exècre et la crainte perpétuelle d'une récupération politique. Marc Loriol poursuit la réflexion en se demandant s'il n'est pas essentiel pour les salariés des abattoirs de « gérer collectivement la honte sociale » (p. 83), de faire face et de trouver ensemble des réponses aux accusations que le monde extérieur fait de leur métier. À une autre échelle, cette question renvoie aux Gilets jaunes à propos desquels Stephen Bouquin nous livre « quelques notes » à la fin du dossier. En effet, ces femmes et ces hommes ont réalisé en octobre dernier que leur propre échec social « n'est pas dû d'abord à une déficience individuelle mais bien à des causes socio-économiques et politiques générales » (p. 91)

- 7 Ce dossier thématique s'inscrit dans une démarche d'émancipation du travail ouvrier par l'écrit. Chacun des auteurs universitaires insiste d'ailleurs sur le côté libérateur et salvateur de la production littéraire pour les travailleurs (mise à distance des conditions de travail, dénonciation d'abus de pouvoir, description très précise du cercle vicieux de la précarité, appropriation collective de la honte...). Didier Daeninckx, ouvrier imprimeur qui s'est fait connaître par ses romans policiers, a fait l'expérience de cette libération, nous rappelle Roland Pfefferkorn en citant ses propos : « Grâce à l'écriture j'ai pu me libérer du travail [...] Ce que je fais, c'est un véritable travail mais librement consenti. J'ai la maîtrise de mes horaires, j'ai réussi à conquérir ma part d'utopie » (p. 98). La mise en mot du monde social qui entoure l'écrivain ou le travailleur peut donc être source d'émancipation. Pourtant Gérard Mordillat réfute la qualification de « roman social ». Dans le « grand entretien » qui introduit le dossier, il considère que « c'est une façon de disqualifier les œuvres. [Dire d'un livre que] c'est un "roman social", ça veut dire que ce n'est plus de la littérature » (p. 8). Au final, ce sont donc toutes les ressources du champ littéraire que ce dossier invite travailleurs, romanciers et chercheurs en sciences sociales à mobiliser en écrivant sur le réel. Différemment.

NOTES

1. Thierry Pillon, *Le corps à l'ouvrage*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2012 ; compte rendu de Christophe Nicoud pour *Lectures* : <https://journals.openedition.org/lectures/9161>.
 2. Article de Simone Weil paru sous le pseudonyme de S. Gallois, « *La vie et la grève des ouvrières métallos* », *La Révolution prolétarienne*, n° 234, 10 juin 1936.
 3. Bruce Bégout, *De la décence ordinaire*, Paris, Allia, 2008.
 4. Florence Aubenas, *Le Quai de Ouistreham*, Paris, Points, 2011.
 5. Georges Orwell, *Le quai de Wigan*, Paris, Éditions Ivrea, 1982, trad. Michel Pétris.
 6. François Bon, *Daewoo*, Paris, Fayard, 2004.
 7. Timothée Demeillers, *Jusqu'à la bête*, Paris, Asphalte, 2017.
 8. Arno Bertina, *Des châteaux qui brûlent*, Paris, Gallimard, coll. « Verticales », 2017.
-

AUTEUR

CLÉMENCE PIEDAGNEL

En 2^e année de thèse (intitulée « La convivialité au travail. Des “politiques de convivialité” dans les entreprises : logiques, dispositifs, vécus ») au laboratoire Dysolab à Rouen, je m'intéresse aux dispositifs de convivialité mis en place par les comités de direction au sein des entreprises et à la manière dont les salariés s'approprient, ou résistent à ces nouvelles injonctions.